

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

---

OCTOBRE 1835.

---

### PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES ET RAPPORTS.

#### NOTIONS

SUR LE ROYAUME DE FEZZAN

Et sur la route qui y conduit en partant de Tripoli de Barbarie.

Par M. VENTURE.

M. Bianchi a communiqué à la Société la notice suivante sur le Fezzan, qu'il a extraite des archives du ministère des affaires étrangères. Quoique cette notice rédigée par M. Venture, en 1788, soit déjà ancienne, cependant la réputation si justement méritée de son auteur, célèbre par d'importants travaux sur la géographie du nord de l'Afrique, et particulièrement par son dictionnaire et sa grammaire de la langue Berbère, lui donne un intérêt, qui ne peut manquer, même aujourd'hui, d'en rendre la publication utile et la lecture intéressante.

Les caravanes se rendent au Fezzan par trois routes différentes : par les montagnes de Garian, qui sont au

sud-ouest de Tripoli; par Mesratah, ville maritime située à la pointe occidentale du golfe de la Sidre; et enfin par les montagnes de Ben-Oulid, qui sont au sud de Tripoli. Cette dernière route est la plus difficile, et celle qui offre le moins de ressources pour les hommes et pour les animaux.

La route que l'on préfère est celle de Mesratah; mais, lorsqu'il y a des troubles parmi les Arabes nommés Voled-Soliman, qui campent dans le fond et sur les bords du golfe de la Sidre, alors on prend la route du Garian, qui est beaucoup plus pénible à cause des montées et des descentes.

Ces montagnes du Garian, éloignées de trois journées (1) de Tripoli, sont très peuplées et couvertes d'oliviers. Elles paient une légère redevance au pacha. Mais le peuple, sous le gouvernement particulier de ses cheiks, vit libre et tranquille, à l'abri de toutes vexations. Dans l'Asie et dans l'Afrique, toutes les fois qu'on aperçoit une montagne, on peut dire: Les gens qui y habitent sont rebelles, ou très peu soumis au gouvernement.

Le safran est une des productions particulières des montagnes du Garian; il est apporté à Tripoli, d'où il se répand sur la côte et dans les échelles de Turquie.

En quittant ces montagnes, on s'achemine vers le sud, et le premier lieu qu'on rencontre après trois jours de marche, pendant lesquels on ne trouve pas d'eau, ni bonne ni mauvaise, est un endroit nommé *Al-Gharië*, où quelques colonnes renversées et des restes de tours annoncent l'emplacement d'une ancienne ville. On y

(1) Il faut évaluer la journée d'une caravane à sept ou huit lieues au plus. Les Orientaux ne désignent les distances, que par journées.

trouve des puits où l'on renouvelle sa provision d'eau.

D'Algharié on se rend, en trois jours, dans une contrée nommée *Mezdah*. On n'y trouve que de l'eau saumâtre, dont on est forcé de se contenter.

De *Mezdah*, on se rend, en deux jours, à *Soukna*, la première ville de la dépendance du Fezzan, qu'on rencontre par cette route. Elle est peuplée de blancs et de noirs, tous mahométans, et sa population est évaluée à quatre mille âmes.

Mais avant de pénétrer plus avant dans le royaume du Fezzan, traçons la route de *Mesratah*.

*Mesratah* est éloignée de trois à quatre journées de Tripoli. Plusieurs bourgs séparés les uns des autres formeraient, s'ils étaient réunis, une ville très considérable. Les dattiers et les figuiers sont les seuls arbres de la campagne. On y cultive des grains, et on y entretient de nombreux troupeaux dont les toisons sont employées à faire des tapis grossiers, des couvertures et des étoffes dont les Arabes se couvrent. Nos bâtimens caravaniers font annuellement, à *Mesratah*, soit pour leur compte, soit pour le compte des marchands qui les nolisent, quelques chargemens de laine et de dattes.

*Mesratah* n'est qu'une rade ouverte, à l'abri seulement des vents du sud. Lorsque les navires marchands y sont surpris par la tempête, occasionée par tout autre vent que le nord, ils s'enfoncent dans le golfe de la Sidre, que les Arabes nomment *Joun-el-Kibrit*, c'est-à-dire le Golfe du soufre, probablement à cause de quelque mine de soufre qui doit se trouver dans le fond du golfe.

On n'en connaît point la profondeur. Les navires marchands s'avancent jusqu'à trente ou trente-cinq lieues. Les deux côtes sont également bonnes pour y mouiller, mais on n'y trouve aucun port. Le nord seul

est à craindre, parce qu'il les jetterait dans le fond du golfe.

M. le comte de Chabert, à ce qu'on prétend, ne s'est point avancé plus avant; il serait cependant très important pour la navigation de connaître ce golfe en long et en large; il en coûterait bien peu de frais au roi: une tartane armée de vingt-cinq hommes et de six canons, ayant à sa suite une felouque de huit paires de rames, pourrait faire tranquillement ses observations, depuis le mois de juillet jusqu'à la fin d'octobre, surtout si l'on avait l'attention d'acheter la protection du cheik arabe, campant au fond du golfe, par un présent de quinze ou dix-huit cents livres.

A cinq lieues à l'est de Mesratah, on trouve plusieurs mines de sel gemme, à la profondeur de deux ou trois pieds seulement dans la terre. Ces couches de sel, qui ont au plus un demi-pied d'épaisseur, sont formées par des sources qui coulent en dessous. Si l'on étanche ou si l'on détourne ces sources, on trouve encore une couche de sel.

Toute la côte, depuis le golfe de la Sidre jusqu'au Benghazi, est remplie de mines de sel gemme. Ce sel est beaucoup meilleur que celui de Zoara, qui se forme dans des lieux bas où se rassemblent les eaux de la pluie que le soleil dessèche ensuite peu-à-peu.

Le sel de Zoara et celui des environs de Girbé, île précieuse de la dépendance de Tunis, n'est point propre à la salaison de la viande et du poisson; il est trop corrosif. Pour saler les thons que l'on prend à la tonare de Biserte, on fait venir du sel des côtes de la Sardaigne.

Mais reprenons la route du Fezzan; que cette digression nous a fait perdre un moment de vue.

De Mesratah, en tirant vers le sud, on se rend en douze

jours à Vaddàn, la première ville appartenant au Fezzan qu'on rencontre de ce côté. Lorsque l'hiver a été pluvieux, on trouve dans cet espace beaucoup de pâturages pour les chameaux et les mules, les seuls animaux qui soient capables d'endurer la fatigue des déserts : mais dans les temps de sécheresse, cette route devient plus pénible, et il faut alors porter de l'orge, du son et des dattes pour nourrir les animaux.

On ne rencontre aucun fleuve dans ces contrées. Dans les vallées, où passent des torrens qui vont se jeter dans le golfe de la Sidre, on voit des arbres de haute futaie qu'on nomme *talh*. Cet arbre ne produit ni fruit, ni gomme. Sa fleur est jaune et répand une odeur suave. Le talh est très épineux, comme presque tous les arbres du désert. Les chameaux n'en mangent point les feuilles, parce qu'elles sont trop amères. C'est, au reste, le seul arbre qu'on trouve sur cette route, et c'est une rencontre bien précieuse pour des voyageurs qui marchent à travers des sables aussi brûlans que le soleil.

De Vaddàn, on fait six journées sans trouver une goutte d'eau, ni bonne ni mauvaise ; et le soir du sixième jour, on arrive à une petite ville nommée Zighan. De Zighan, on se rend en un jour à *Temerhend*.

De *Temerhend*, on se rend en un jour à *Sebâa*, ville de trois ou quatre mille âmes de population. De *Sebâa*, on se rend en deux jours à *Telim*, et de *Telim*, en un jour à Fezzan, la métropole du royaume.

Cette route n'est que de vingt-sept à vingt-huit jours de marche, mais on y emploie ordinairement quarante et même quarante-cinq jours, à cause des stations que l'on fait dans les lieux où on trouve de l'eau, des vivres et du pâturage.

Les petites villes qu'on rencontre sur cette route sont

murées et gouvernées par un caïd qu'y nomme le sultan.

Leurs marchés, ainsi que les marchés du Fezzan, fournissent des cannes à sucre, des dattes, du blé, de l'orge, du dourra, du maïs, des grenâdes, des figues, des concombres, des melons d'eau, des haricots et des ognons.

Comme à quinze journées de la mer il n'y a jamais de pluie, et comme aussi il n'y a aucun ruisseau ni aucune rivière dans toute cette contrée, ce n'est que par le moyen des poudrâguez et de l'arrosage à la main qu'on fait prospérer les plantes.

En général, la meilleure eau est toujours un peu saumâtre, et les étrangers doivent se méfier des fruits, qui sont malsains et fiévreux.

On cultive, dans quelques endroits, des treilles qui donnent du très bon raisin; on ne l'emploie jamais à faire du vin; on supplée à cette liqueur par le *laqbi*, qui est une eau douceâtre qu'on tire du palmier pendant neuf mois de l'année, par le moyen d'une incision. La sève de cet arbre précieux ne cesse d'être en fermentation que pendant trois mois de l'an. Chaque palmier peut rendre trente à quarante livres pesant de *laqbi*, mais il faut ensuite le laisser reposer deux ans. Le *laqbi* fermenté donne une liqueur spiritueuse et enivrante, et on distille des dattes une eau-de-vie très forte.

La ville de Fezzan, qui donne son nom à tout le royaume, est murée, et elle a sept portes. On estime sa population à environ trente mille âmes. C'est un mélange de blancs et de noirs, comme toutes les villes qui sont au nord du Fezzan. On ne professe partout que la religion musulmane.

Le sultan qui y commande est puissant et respecté. Il est de couleur noire et de la même race de ces schérifs,

qui sont répandus dans les états de Maroc. La succession au trône est invariable, c'est toujours l'aîné des enfans, qui succède au père.

Le sultan de Fezzan entretient un corps de troupes considérable ; il règne le meilleur ordre dans les villes de son royaume, et les routes sont très sûres.

Il a une musique guerrière composée, comme celles de l'Orient, de gros tambours qu'on bat des deux côtés, de timbales, de clarinettes, de trompettes, etc. Cette musique joue dans la cour de son palais tous les jours à l'assero, c'est-à-dire au point qui partage le midi d'avec le coucher du soleil.

Il ne paie point de redevance au pacha de Tripoli ; mais, comme il lui convient de vivre en bonne intelligence avec lui, à cause des avantages que ses sujets retirent de leurs liaisons de commerce avec Tripoli, il est en usage d'envoyer de temps en temps quelques présens au pacha.

Dans les marchés des villes du Fezzan, on trouve toujours de la viande de mouton et quelquefois de la viande de chameau (1), mais elle se vend à un prix trop haut pour que les pauvres puissent en manger : elle revient à raison de quinze ou seize sous la livre ; elle ne se vend pas au poids, mais par morceaux, comme à Paris la raie, le saumon, etc.

Les moutons qui fournissent cette viande ne sont point originaires du Fezzan ; ce sont les Arabes qui les

(1) Il ne convient point de tuer un chameau pour en dévorer la viande. Dans aucune ville d'Arabie, d'Afrique et d'Égypte, on n'égorge le chameau que lorsqu'il s'est rompu quelque membre en tombant avec sa charge. Les Orientaux en mangent cependant très volontiers la chair.

portent des montagnes du Garian , ainsi que l'huile d'olives et le beurre.

Les moutons qu'on nomme moutons du Fezzan viennent de l'intérieur de l'Afrique ; ils sont sans laine et couverts d'un poil semblable à celui de la chèvre, dont ils ne diffèrent presque que par les cornes. On est obligé, faute de pâturages, de nourrir ces moutons avec du son, de l'orge et des dattes.

Les poules sont très abondantes au Fezzan, et point chères ; elles sont très fécondes.

Les esclaves nègres qu'on trouve au Fezzan y sont apportés par des marchands de *Bournou*, qui les tirent eux-mêmes de *Cachenah*, ville nègre à l'est (ouest) de Bournou et à vingt journées de chemin de la capitale de ce royaume. Ils portent aussi de la poudre d'or et des dents d'éléphant, qu'ils vont chercher à *Goungé*, contrée située au nord de la Guinée.

Les caravanes de Bournou emploient trente-cinq à quarante jours pour se rendre au Fezzan. Cette route n'est point très pénible. Tous les deux ou trois jours, elles trouvent des villes nègres où elles rafraîchissent leurs provisions.

4 juillet 1788. — Mehemed-Aga, l'envoyé de Tripoli, qui va maintenant en Hollande, m'a dit que le sultan de Fezzan avait envoyé pour son ambassadeur auprès du roi de Bournou, il y a deux ans, un de ses proches parents, qui y est encore.

Les caravanes de Bournou emportent de Fezzan, en échange de leurs nègres, de leur poudre d'or et de leurs dents d'éléphant, du papier, des craps, des étoffes de soie, des contaries de Venise et des quincailleries, que les Tripolitins et les gens d'Augela y apportent.

Augela est une contrée située à l'ouest des Elouahât

et à huit journées de Bengazi, sur la côte de Tripoli. Ils sont en concurrence avec les marchands de Tripoli pour tous les articles d'importation et d'exportation; ils enlèvent même la plus grande partie des esclaves noirs, toute la poudre d'or et toutes les dents d'éléphant; ils les portent au Caire en prenant la route de Siouth, par le chemin des Elouahât.

Les marchands de Tripoli n'emportent annuellement du Fezzan, en diverses caravanes, que sept à huit cents esclaves noirs, tant mâles que femelles; des plumes d'autruche, du séné, du natroun, et quelques parties d'alun. Ils ont été obligés de renoncer à la poudre d'or; parce que le Pacha de Tripoli s'en emparait, et la payait au prix et de la manière qu'il lui plaisait.

Le Pacha, et Hassan bey surtout, le fils aîné du pacha, sont intéressés dans presque tout le commerce qui se fait entre Tripoli et le Fezzan.

De Tripoli envoie ordinairement les esclaves noirs à Constantinople, et dans les principales échelles de la Turquie. Les femelles s'y vendent à raison de mille livres, de douze cents livres, et même de quinze cents livres, suivant leur beauté. Les mâles sont beaucoup moins chers.

Les plumes d'autruche sont enlevées par les Juifs, qui les envoient à Livourne, d'où elles viennent ensuite en grande partie à Paris. Il est bien étonnant que les Français n'aient jamais vu, ni à Tripoli, ni à Tunis, ni à Maroc, ni au Caire, se mêler directement de ce commerce. C'est cependant la France qui fait la plus grande consommation des plumes d'autruche, et la plus grande partie même de celles qui passent en Angleterre, sont blanchies à Paris.

Le Natroun, que les Tripolitins apportent du Fezzan,

se répand dans la Barbarie, où on s'en sert pour la préparation des maròquins, pour le blanchissage des toiles et des étoffes de laine, etc. On en emploie aussi beaucoup dans le tabac rapé, pour lui donner du piquant. Les cuisiniers, en Egypte, se servent aussi du Natroun, pour ramollir les viandes, mais il m'a paru très échauffant.

Les lacs de Terrané en fournissent une très grande quantité à l'Égypte, mais j'ai de la peine à comprendre comment se forme le Natroun dans le Fezzan, puisqu'il n'y pleut jamais et que le pays n'est arrosé par aucune rivière. C'est une difficulté que les gens de l'envoyé de Tripoli n'ont pas su me résoudre.

Le séné qu'on apporte du Fezzan, se consomme en Barbarie, et il en passe aussi quelque partie à Livourne. Celui du Caire est d'une meilleure qualité, ou plutôt plus propre et plus pur. C'est celui qu'on demande en France.

Il n'y a aucune relation de commerce entre Fezzan et Tomboctou. Seulement les pèlerins qui, de cette dernière ville vont à la Mecque, passent à Fezzan, et traversant le pays d'Augela et les Elouahât, ils vont s'embarquer à Cossair sur la Mer-Rouge, pour se rendre à Yanbôi et de là à Gedda. Il n'y a que des Arabes ou des nègres, qui soient en état d'endurer les fatigues d'une aussi longue route.

Voici en général quelles sont les provisions de voyage d'un marchand, même riche. Une petite tente à champignon, soutenue par un seul bâton et des piquets, un petit tapis, un coussin, quelques outres d'eau, un sac de biscuit, un peu de fromage, et une outre remplie d'une farine d'orge ou de froment, pétrie avec de l'huile ou des dattes. On l'appelle *zommeitah*. Une poignée de cette pâte et deux tasses d'eau lui suffisent pour passer

toute une journée. Dans les lieux habités, il achète du lait, du beurre frais, des poules, des œufs, etc., et il rafraîchit ses provisions.

Les animaux sauvages qu'on rencontre sur la route de Tripoli à Fezzan, sont la gazelle, le mehar, une autre espèce de gazelle plus renforcée et sans cornes, l'autruche, le bœuf sauvage, le lièvre, le habarah, la perdrix, la caille en quantité, l'hyène, le tigre, le chat sauvage, le loup et le chacal.

Les Arabes chassent l'autruche, au moment que la chaleur est la plus forte; ils ne poursuivent jamais la vieille autruche, leur peine serait inutile. La jeune autruche s'épuise en courant, et dès qu'elle a fait deux ou trois courses, elle se laisse prendre en vie. La chair de la jeune autruche est très bonne à manger. L'autruche pond soixante à quatre-vingts œufs à-la-fois. Le mâle les couve pendant le jour, et la femelle pendant la nuit. La chair de la gazelle, du mehar, et du bœuf sauvage est aussi très bonne, mais on ne peut se procurer ces animaux qu'avec le fusil, ou en leur tendant des pièges. Tout le Sahara est rempli de bœufs sauvages qui se rassemblent dans les lieux où ils trouvent de l'eau et des pâturages.